

Le héros des Malouines – Deuxième partie

Salta – Nord-ouest argentin

Février 2005

Salta. Ici, ils disent « Salta la Linda ». Salta la belle. C'est ce que m'a dit mon voisin de siège. Un enquiquineur de première, qui devait avoir quelques espoirs. Un type dans les cinquante ans, bien mis bien rasé bien poli, le genre « bien sous tous rapports », du moins jusqu'à ce qu'il ouvre la bouche. J'ai dû lui paraître particulièrement revêche, mais cela ne l'a malheureusement pas découragé. En un sens, il a eu raison : j'ai fini par mordre à son hameçon, plus par pitié que par réelle motivation. Et puis j'ai horreur de passer pour une mal élevée.

- Salta la linda, qu'il a donc dit quand l'avion a été en vue de la ville.

- La linda ? C'est une si belle ville que ça ?

Personnellement, ça m'étonnerait. On est en février, et au sortir du hall de l'aéroport, on s'en rend tout de suite compte : il fait une chaleur de feu. J'ai horreur de la chaleur. Je trouve justement qu'elle enlaidit tout. Elle sèche la végétation, qui en devient grise, assèche les cours d'eau qui ne sont plus que pierres, recouvre les rues et les maisons d'une couche uniforme de poussière, et transforme les gens en fontaines de sueur malodorante.

C'est la première fois que je m'aventure aussi loin dans le nord. La première fois aussi que je prends l'avion. La première fois que je voyage, tout court, ou presque : jusqu'ici, mes vacances se limitaient généralement à une semaine ou deux sur les plages de l'Atlantique, d'abord dans le centre social des employés municipaux de Buenos Aires à Chapadmalal, quand j'étais même et que mon père travaillait encore comme électricien à la Ville, puis à Villa Gesell quand j'ai eu l'âge, et l'autorisation parentale, de partir en bande de copains.

Le type ne m'a pas lâchée avant la sortie de l'aéroport. Je l'ai eu sur le dos en attendant les bagages (il a eu les siens un bon quart d'heure avant moi, et il est resté à attendre les miens), et il a tenu à me servir de guide dans le hall pour m'indiquer stations de taxis et de bus. J'ai vu le moment où il allait me proposer de me déposer en ville. Il n'a pas osé et c'était presque dommage : cela m'aurait évité le trajet en bus bondé et c'est lui qui aurait réglé le taxi. Mais curieusement, il ne m'y a pas invitée. Ce que j'ai trouvé finalement un peu vexant. Chacune ses contradictions. Et son amour-propre. Pour autant, je ne lui ai rien répondu quand il m'a demandé s'il, comme il a joliment dit « aurait le plaisir de me revoir durant mon séjour ». Merci, et ciao. Je ne suis pas précisément venue faire du tourisme. Que Salta soit une belle ville ou non, je m'en tamponne un peu. Si je la visite, c'est dans un but bien précis, et j'aimerais autant pas être parasitée par des lourdauds de rencontre.

L'hôtel est en plein centre et le centre est plein d'hôtels, il y en a tout autour de la place 9 de Julio, celle de la Cathédrale. Le mien est probablement le plus minable, mais je n'ai pas les moyens du cran au-dessus. Même avec le petit pécule que m'ont donné les Mères¹. Elles non plus ne sont pas riches. Naturellement, le bus s'arrête au terminal de bus. En toute logique. Sauf que le terminal est à 2 km à pied de la place. Ce trajet sous un soleil de plomb ne fait que confirmer ce que je craignais : Salta est une ville comme toutes les autres. Rues sales, immeubles décrépits, trottoirs encombrés, bagnoles partout. Salta la linda est en sueur, écrasée de chaleur, et ses aisselles poilues ne sentent pas la rose. Je n'y connais personne, personne ne m'attend. Au contraire. J'ai à peine posé le pied sur le ciment lépreux de ses trottoirs que je me sens intruse, étrangère, rejetée. La petite valise à roulettes que je traîne derrière moi et qui part dans tous les sens en rebondissant à chaque trou dans le sol cogne dans les pieds des passants qui m'adressent dans leur barbe des réflexions furibardes. Je me fais bousculer aux passages piétons, où je reste plantée trop longtemps avec mon petit plan à la main, pour essayer de me repérer. En vain : je n'ai jamais su orienter une carte correctement. Les gens doivent bien voir que je suis perdue, mais personne ne propose de m'aider. J'en regretterais presque mon dragueur de l'avion. Lui au moins n'aurait pas rechigné à me déposer au pied de l'hôtel. Mais ça non plus, ce n'était pas vraiment dans mes moyens. Du moins dans les limites de ce que j'aurais été prête à payer.

Après pas mal d'hésitations, je finis par prendre mon courage à deux mains. Je me pose dans un coin, au ras d'un mur, prenant soin d'éviter de me poster devant une porte ou une vitrine pour ne pas voir débouler un bouledogue furieux tous crocs dehors. Je scrute la marée humaine jusqu'à ce que je trouve un profil suffisamment engageant pour me lancer. Ce qui me prend un peu de temps : les gueules un tant soit peu sympathiques ne se bousculent pas. Je finis par jeter mon dévolu sur une jeune fille qui marche beaucoup plus lentement que les autres passants, dont la robe fait comme une petite tache claire au milieu de la grisaille ambiante, et dont le sourire pourtant à peine perceptible, parait, comparé aux trognes du restant du cheptel, aussi immense que deux bras grands ouverts. Comme un ange égaré en plein milieu du purgatoire. A elle seule, elle rendrait la ville belle. Et elle est mon premier vrai sourire de la journée. Un sourire qui s'agrandit quand je lui parle, elle a stoppé net et s'est légèrement approchée, disponible, et d'un seul coup c'est comme si le trottoir venait de se vider, que le silence nous enveloppait d'un cocon protecteur, et que toute la saleté de la ville

¹ Association des Mères de la Place de Mai.

disparaissait pour ne plus laisser la place qu'au soleil et à la transparence d'un espace immense.

Sofia – mon ange s'appelle Sofia – pousse la gentillesse et la disponibilité jusqu'à m'accompagner jusqu'au coin de la place. Pour la remercier, je lui propose un café au bar de l'hôtel, elle hésite un instant, prenant quelques secondes pour m'évaluer et, sans doute rassurée, hausse les épaules en riant.

- Avec plaisir ! Je mentirais si je disais que j'avais un tas de choses à faire aujourd'hui.

Une fois attablées, elle se sent obligée de m'expliquer. Pourquoi elle n'a rien à faire. Pourtant moi ce qui m'intéresserait, ce serait plus son activité que son inactivité. Mais tout de même pas au point de lui poser des questions. Je la laisse dérouler, je ne l'aurais pas crue si volubile, le bavardage est le propre des gens qui s'ennuient, je me demande comment une fille aussi jeune et jolie peut mener une vie ennuyeuse. Comme toutes les bavardes, même si de temps à autre elle me pose une question en passant, genre *vous comprenez ça, vous ?* ou *ça vous arrive à vous, ce genre de choses ?* elle n'écoute absolument pas mes réponses, qu'elle coupe au bout de deux secondes. Et moi au bout de seulement dix minutes de ce flot de paroles, je commence à en avoir ma claque. Je gagnerais bien ma chambre, histoire de me rafraichir et de m'étirer un brin le squelette mis à mal par le voyage. Mais je n'ai pas le cœur de lui refuser un second café, pressentant que ma disparition dans les étages ne va pour elle avoir qu'une seule et triste conséquence : la précipiter de nouveau dans le vide de sa journée.

Heureusement, un incident vient subitement changer le cours de notre non conversation. Un de ces incidents en apparence insignifiants, mais qui, comme un météore en percutant un autre, modifie totalement une trajectoire et sauve la planète d'une catastrophe programmée.

Passons les détails, si vous le voulez bien, ils ne présentent pas le moindre intérêt. Et retrouvons-nous quelques minutes plus tard dans ma chambre, où Sofia finit d'enfiler une de mes robes, bien moins colorée que la sienne, mais qui miracle lui va comme un gant, ou presque, car je suis quand même, moi, un poil plus épaisse qu'elle. Je plie sa robe tachée de café et la glisse dans une poche en plastique. Elle ne sait pas comment me remercier, je lui explique donc que j'aimerais bien, maintenant, m'installer un peu dans mon nouveau décor, si ça ne la dérange pas, que je risque de rester plusieurs jours donc qu'elle ne s'inquiète pas, elle a tout le temps de me rapporter ma robe, je serais ravie de la revoir on pourra papoter un peu de nouveau. Visiter Salta ? Pourquoi pas, je ne suis pas sûre d'en avoir bien le temps, mais si l'occasion se présente, je la suivrai avec grand plaisir. C'est là qu'enfin Sofia s'aperçoit qu'elle a oublié de s'intéresser un peu à cette

inconnue qui venait de croiser son chemin. Et de lui demander ce qu'elle venait faire dans sa ville, si ce n'était pas, comme je venais de le lui faire comprendre, du tourisme.

Sept *cuadras*, comme on dit chez nous. C'est-à-dire la longueur de sept pâtés de maisons. Nos villes argentines sont toutes plus ou moins géométriques, plus ou moins tracées et mesurées au cordeau. Une *cuadra*, c'est donc à peu près partout 150 m, un peu plus un peu moins. Une configuration qui éteint pratiquement tout espoir de raccourci. Nous ne sommes pas un peuple de raccourcis. Nous avons le culte de la nonchalance, de l'attente et des circonvolutions. Chez nous, tout prend toujours du temps. Les trajets comme les histoires d'amour, les ruptures comme les retrouvailles. Et pourtant, grâce à Sofia, le temps vient brutalement de s'accélérer.

Bien entendu que je ne le reconnais pas. Après vingt ans... Sofia, qui m'a accompagnée jusqu'à la bibliothèque, m'assure que c'est bien ce grand type barbu et légèrement enveloppé qu'elle me désigne discrètement de loin. Il est dans les rayons, en train de classer des bouquins, l'air très absorbé par cette tâche pourtant rébarbative.

Ce matin à l'hôtel, quand je lui ai parlé de Javier, Sofia a ouvert une bouche énorme. Je lui avais balancé le nom sans aucune illusion. Dans une ville aussi grande, presque un demi-million d'habitants, il était impossible qu'elle...

Et nous voici pourtant toutes les deux dans le hall de la bibliothèque principale de Salta, à regarder un homme travailler, un homme qui porte bien le même nom que l'enfant qui jouait tout comme moi dans la cour de l'école de San Telmo, petit garçon plutôt timide et réservé, mais qui était devenu le héros de sa classe quand son père, un ancien militaire, avait reçu une médaille un beau jour d'octobre 1985. Javier Osorio. Je le revois encore tout fierot au milieu de ce magasin de légumes, prenant la pose avec la médaille accrochée à sa chemise, moi je m'en fichais un peu, de cette histoire de médaille, j'avais suivi mon frère et quelques autres surtout attirée par la perspective d'obtenir gratuitement un grand verre de coca. Et on en avait eu deux !

Je ne le connaissais pas plus que ça. J'ai deux ans de plus que mon frère Lucio, c'est lui qui était dans sa classe. Je me souviens juste que peu après l'épisode d'allégresse générale, sa mère avait fait une grosse dépression, et qu'elle en était morte. Puis des rumeurs avaient couru dans le quartier, sur le père de Javier, des gens qui jusque là se parlaient en bons voisins se sont mis à se faire la gueule, mon père est rentré un soir en claquant la porte et nous a sommés, Lucio et moi, de ne plus jamais adresser la parole à Javier, sans nous expliquer pourquoi, et avant la fin de l'année scolaire, les Osorio ont déménagé. Personne n'en a plus jamais parlé, et

la vie a repris son cours, à un détail près : un autre habitant du quartier, un type qu'on voyait tous les matins attablé à la terrasse du Fédéral et qui nous faisait un peu peur à nous les mêmes, un certain Fabbri, a lui aussi disparu de la circulation. Tout cela me dépassant largement et ayant une enfance à terminer, je ne m'étais pas encombrée de questions.

- Hola Javier !

A l'appel de Sofia, il se retourne et son visage s'éclaire. Il repose les bouquins dans le chariot et se précipite à notre rencontre. Enfin plutôt à la rencontre de Sofia, qu'il gratifie d'une bise sonore. A peine s'il me regarde.

- Eh bien, ça faisait un moment ! J'ai fini par croire que tu me faisais la gueule !

- Je te ferais remarquer que tu ne m'as pas appelée non plus, lâcheur !

- Je rentre juste de vacances, et...

- Avec la belle Celia, hein ?

Ils rigolent. Je me demande si ces deux-là... Qu'est-ce que ça peut bien me foutre ? Evidemment qu'il a grandi et qu'il n'a plus grand-chose à voir avec le petit Javier du magasin de légumes tout fier de porter la médaille de son papa. Je me doutais bien que ce n'était pas celui-là que j'allais retrouver en venant ici. Je devais bien me douter aussi qu'il avait une vie. Tout comme moi j'en ai une. Et pourtant, en les regardant se marrer et s'embrasser, je m'aperçois que non, en fait. Que dans ma tête, Javier était toujours le petit garçon de San Telmo. Le grand copain de Julián Calveyra et de mon petit frère Lucio. Je n'avais pas d'autre image de lui. La dernière, c'était quand il s'était retourné après nous avoir annoncé son départ, et qu'on l'avait vu disparaître au coin de la rue Defensa, le dos vouté la tête basse, triste comme un chien. A ce moment-là, je n'avais pas compris ce qu'avait dit le grand frère de Julián, Antonio, trop choquée par l'insulte dont il avait gratifié son père, et ça non plus, je ne l'avais pas compris, j'avais juste détesté Antonio parce qu'il disait ça dans son dos, le dos vouté, comme écrasé par le destin, de Javier, et que Javier n'avait rien fait pour mériter qu'on l'insulte comme ça dans son dos. Et les autres, tous les autres, même Clara que je croyais plus charitable, plus sensible, Clara qui pleurait comme une fontaine dès qu'elle voyait un oiseau mort ou un chat boiteux, tous, avaient ri. Je les avais tous détestés, mais je n'avais rien dit, et ensuite, j'avais oublié. Tout le monde avait oublié. Assez vite, Javier n'avait plus été personne, juste une vague silhouette qui réapparaissait de temps à autre dans les conversations d'adultes, assez souvent au début, puis de temps en temps seulement, puis plus du tout. Le héros des Malouines avait été effacé des mémoires, celles des enfants comme celles des adultes.

Sofia se retourne. Dans une fraction de seconde, l'impact va se produire. Il y aura un moment de flottement, bien sûr, parce qu'il ne va pas me reconnaître plus que je ne l'ai reconnu. Et Sofia expliquera.

M'excuser. Dire que c'est une stupide erreur. Que j'ai confondu un Javier avec un autre. Repartir. Me sauver à toutes jambes de cette impasse qui mène droit à un mur. Est-ce que Sofia est capable de lire dans mes pensées ? Elle vient de m'attraper le bras, et me tire vers elle, comme pour prévenir ma tentative de fuite. Bien entendu qu'il est trop tard. Mais trop tard pour quoi exactement ? Pour m'enfuir ou pour faire ce pourquoi je suis venue ?

Une maison minuscule, en retrait de la rue, coincée contre un énorme garage automobile. De l'extérieur, deux fenêtres, pas une de plus. Une rue assez passante, un cordon de liaison entre l'avenue qui mène à l'aéroport et le centre historique. Heureusement la maison, toute en longueur, possède plusieurs pièces donnant sur l'arrière, et une courette ornée d'une fontaine. Là, c'est un havre de paix. On n'entend plus rien des bruits de la rue, ni de ceux du garage voisin.

Lui, je le reconnais tout de suite. Même s'il a vieilli, bien sûr – il doit avoir dans les soixante ans, environ, maintenant – son visage n'a pas tellement changé. Le reste de son corps, si, en revanche. Je me souviens qu'il boitait, à cause de sa blessure de guerre, mais désormais il semble se déplacer avec encore plus de difficultés, d'ailleurs il doit s'aider d'une béquille. Debout, il reste légèrement plié vers l'avant, et lorsqu'il se penche sur l'un des gros pots de fleurs qui entourent la fontaine, je vois que ses mains tremblent, que ses gestes sont imprécis, maladroits. Ses cheveux sont devenus tout gris, presque blancs, et son cou plissé, ainsi que les rides sur tout le visage, donnent l'impression d'un homme bien plus âgé.

Javier l'appelle depuis le seuil, tout en continuant à marcher à sa rencontre. Son père se retourne, et son visage s'éclaire aussitôt d'un sourire lumineux. J'apparais alors derrière son fils, et son regard se fige soudain, et ce que je peux lire clairement dans ses yeux là, à cet instant précis, c'est une certaine irritation mêlée d'ironie. *Encore une nouvelle.* Voilà ce que disent ses yeux et sa bouche fermée par une moue dubitative et fataliste. Ce que ça dit de Javier me surprend au-delà de toute attente. Je n'aurais jamais imaginé que ce petit garçon si timide... Si encore il était réellement séduisant... Personnellement, je suis loin de le trouver irrésistible. Mais bon, il y a toujours toutes sortes de filles pour toutes sortes de mecs, et vice-versa.

Mais lorsque Javier lui explique qui je suis en réalité, son visage se transforme de nouveau. Il a l'air sincèrement content de me voir. Ainsi, son fils aurait gardé des contacts avec des copines d'école de San Telmo ? Enfin, peut-être pas « des », mais celle-ci est venue exprès de Buenos Aires pour le voir. Les vingt ans passés n'ont

pas l'air de l'étonner. Ou bien il ne veut pas s'étonner. Juste se réjouir de la nouvelle, même si elle est un tantinet frelatée ou bizarre. Quand ils ont « fui » San Telmo... parce que c'était bien ça, une fuite, une fuite honteuse, un exil humiliant, un déshonneur public, quand ils ont fui San Telmo, personne ensuite ne leur a écrit, ni téléphoné, ni rien. Aucun contact.

Pedro Osorio est amer. Mais il ne veut pas non plus s'étaler sur ce sujet, il ne veut pas gâcher le plaisir de son fils, et le sien, de recevoir ainsi une bouffée des temps heureux, même si longtemps après, même si cela lui paraît curieux de me voir là, dans sa petite cour de Salta, après vingt ans. Il ne me demande d'ailleurs pas d'explications. Là encore, la peur de voiler quelque chose, une illusion, un éclat de lumière dans sa vie devenue terne, triste, de vieux héros déchu. Il insiste pour que je reste diner, envoie son fils faire des courses, me fait entrer dans son salon, asseoir dans son canapé. Il s'y traîne à ma suite, se laisse tomber lourdement dans un fauteuil, en soufflant.

- En ce moment, mon pied me fait souffrir. La chaleur...

Son pied. Manière de me rappeler qui il est ? Qui il a été ? Sa médaille doit être rangée dans un tiroir, mais sa blessure reste sa première décoration, le premier et intangible témoignage de son statut de héros de guerre. Une guerre que tout le monde, à l'époque, avait soutenue, même ceux qui détestaient les militaires. Pourquoi n'aurait-il pas le droit d'en revendiquer l'héroïsme ?

Il me demande des nouvelles de San Telmo. Mais je sens bien que c'est pour la forme, pour ne pas laisser retomber la conversation. De toute façon, qu'y aurait-il à dire de San Telmo ? Que le quartier que nous connaissions lui et moi en 1985 n'existe plus ? Qu'il est devenu une zone touristique où les petits commerces d'antan ont presque tous été remplacés par des boutiques de souvenirs ? Mes parents n'y habitent plus depuis plusieurs années, ils passent leur retraite dans la maison laissée par mes grands-parents, à Mendoza. Quant à moi, je partage un appartement avec une copine de boulot, près du cimetière de la Recoleta. Pedro Osorio lève un sourcil. Recoleta ? C'est un quartier chic, et ce signe d'ascension sociale semble le rassurer. Ce que je fais dans la vie ? Je suis dentiste stagiaire à l'hôpital allemand, avenue Pueyreddón. Il hoche la tête d'un air approbateur. Tout va bien. Je suis une fille comme il faut, malgré ma crinière extravagante et ma tenue de touriste indécente.

Je prie pour qu'il continue à me poser des questions. Je suis comme pétrifiée. Le Pedro Osorio qui est devant moi n'est pas celui que je suis venu détruire. Ou plutôt, il ne l'est plus. Maintenant, c'est un vieil homme. Fatigué, cassé, sans ressort. Un fantôme. Il parle lentement, d'un ton neutre, sans affect, grimace dès qu'il doit changer de position sur son fauteuil, coince sous sa jambe cette main qui ne cesse

de trembler. Il est sincèrement heureux que si longtemps après, une ancienne fillette de l'école de San Telmo ait voulu revoir son fils. Son fils. « Mon fils ». « Javier ». « Sa mère », sur la tombe de laquelle ils ne peuvent se rendre aussi souvent qu'ils le voudraient. Une famille ordinaire : un veuf, un orphelin. Une niche ornée d'une plaque parmi des dizaines d'autres sur un mur de l'immense cimetière de La Chacarita. Et moi, face à cet homme vaincu, qui vient pour donner le coup de grâce. Lui reprendre ce qu'il a volé, certes, mais qui constitue sa dernière raison de s'accrocher à la vie.

Je le regarde, et je m'en veux de me laisser attendrir de cette façon. Bon sang mais ce n'est pas une victime que j'ai en face, mais un bourreau ! Un bourreau ! Un salopard de militaire de merde, qui a torturé, qui a tué, qui a spolié ! Et à qui on a donné une médaille, putain, une grosse médaille de héros de guerre, une guerre de merde qu'on a perdue, et qui nous a tous humiliés aux yeux du monde entier. Et je suis là à le contempler la larme à l'œil, ce « pauvre vieux » devenu inoffensif, tremblant comme une feuille, rongé par une vieillesse précoce et une blessure jamais totalement refermée. Je devrais lui cracher à la figure, lui vomir toute ma haine, de lui et de ses semblables, lui crier tout ce que personne ne lui a jamais dit, personne, à part peut-être un autre pauvre vieux il y a vingt ans à San Telmo, un type qui avait fini par comprendre, on ne saura jamais comment, qui il était vraiment, un petit père tranquille qui ne voulait pas provoquer de drame, mais seulement dire que lui au moins n'était pas dupe, qu'il savait qui était vraiment le héros des Malouines, et que tant qu'il serait là, lui, aucune fiction ne serait vraiment possible, qu'aucune vie inventée ne pourrait réellement être vécue.

Ce n'est que récemment que j'ai compris que non seulement Monsieur Fabbri était allé chez les Osorio révéler ce qu'il savait au sujet de Pedro, mais aussi ce qu'il savait au sujet de Javier. Et que j'ai compris également que Mme Osorio, elle, avait appris quelque chose de terrible et qu'elle ne savait pas. Et que cette chose-là était à l'origine de sa dépression, puis de son suicide.

Pedro Osorio continue de me parler, mais je ne l'écoute plus. Je le regarde, seulement. Ce presque vieillard qui me fait pitié, cet imposteur, ce voleur, n'a pas seulement assassiné des « subversifs », comme il les appelait, et volé leur enfant. Il a aussi tué sa propre femme, d'une certaine manière. Parce qu'à elle aussi, il a menti pendant toutes ces années, et elle a fini par en mourir. Et moi, moi... Je le regarde, et j'ai honte. C'est ça. J'ai honte. *C'est moi qui ai honte !*

Une nouvelle fois, j'ai envie de me lever, et de tout plaquer. De partir loin, le plus loin possible de tout cet imbroglio de sentiments que je ne parviens plus à maîtriser, à guider dans le bon sens de ma propre raison. Je découvre qu'on peut éprouver de la pitié pour le pire des salopards, pour quelqu'un qui, lui, n'a jamais dû

savoir, de sa vie, ce que c'était. La pitié. Fuir, fuir, parce que je suis vaincue, c'est lui qui est en train de gagner, encore une fois, comme il a toujours gagné, même si aujourd'hui il n'est plus que l'ombre de ce qu'il a été. Moins que l'ombre : une tache minuscule au fond d'un trou noir.

Je suis venue ici accomplir une mission que je ne me sens plus capable de remplir. Qui me dépasse. J'ai présumé de mes forces.

Je vais me lever, sans savoir comment je vais pouvoir expliquer que je n'attends pas Javier. Mais il est déjà là. J'entends la porte d'entrée, son pas, sa voix.
- Alors, vous avez fait connaissance ?

La route est réellement magnifique, et je me promets de revenir ici, plus tard, pour prendre le temps de m'arrêter, d'admirer, de méditer face au grandiose de ces rochers qui apparaissent au détour de chaque virage, rochers aux formes et aux couleurs féériques, ce n'est pas un cliché, je n'ai jamais eu la fibre touristique et surtout pas maintenant, dans cette voiture qui file à toute allure sans me laisser le temps d'imprimer ces images que mes yeux captent pourtant, par flashes, comme autant d'apparitions fabuleuses.

C'est Javier qui a proposé cette excursion, et nous allons à Humahuaca, petite bourgade du nord de Salta, pour passer la fin de semaine au calme.

- Tu verras, c'est un village au milieu du désert, ou presque, et pour y aller, on traversera la quebrada, je te jure que tu ne regretteras pas le voyage !

Je ne lui ai rien dit. Sur le pourquoi de ma venue à Salta. Mais j'ai tout de suite senti qu'il n'avait pas eu besoin d'explications. Il avait compris. J'en ai déduit qu'il savait, peut-être pas tout réellement, mais qu'il savait l'essentiel. Comment son père aurait-il pu lui cacher si longtemps, et comment Javier n'aurait-il pas posé de questions, après la mort de sa mère et leur départ précipité de Buenos Aires ? Je ne sais pas quand il a su, mais je sais qu'il sait. Et cette excursion dans un bled perdu en est la preuve : il veut mettre des kilomètres entre ce que j'ai à dire, et son père.

Peut-être même avait-il prévu ce moment, peut-être l'attendait-il depuis des années. Quelqu'un qui surgirait du passé pour rendre au présent sa vérité. Que ce fût moi, ça oui, ça l'avait surpris. Catalina Carillo, la grande sœur de son copain Lucio. Au début, il avait juste été content. Comme son père, heureux de constater que tout le monde, à San Telmo, ne l'avait pas oublié. J'étais un souvenir d'enfance, et il me regardait d'un air ému, comme si d'un seul coup il venait de retrouver ses yeux de huit ans, la cour de récréation, le goût des bonbons que partageaient toujours généreusement les frères Calveyra avec toute notre petite bande, et surtout, surtout, sur mon visage, quelques traits fugaces de celui qui avait été, toutes

ces années, son meilleur ami, et de qui, du jour où il était parti, il n'avait plus jamais reçu de nouvelle.

Humahuaca. Cette grosse bourgade se situe à peu près à mi-chemin entre Salta et la frontière avec la Bolivie. Petites rues pavées, carillon, immense monument à l'Indépendance et son gigantesque escalier, petites places arborées, et ambiance de village indien, avec ses boutiques chamarrées et ses maisons de terre cuite. Tout cela au milieu d'un désert de rocaïlle, au fond d'une vallée asséchée, à peine rafraîchie de quelques oasis de loin en loin, et, sur le flanc des collines, des cactus candélabres, comme des vigies. Ici, on est loin de tout, et même si on partage la nationalité des habitants, on se sent totalement étranger. Intrus. Touriste. On ressent une étrange impression, mélange de crainte et d'enchantement, de menace et de séduction.

Javier, lui, semble être comme un poisson dans l'eau. Une fois la voiture garée, il m'entraîne dans les rues, et nous ne parcourons pas vingt mètres sans que quelqu'un ne le salue, et parfois même s'arrête pour taper la caouette. A la longue, cela finit par m'agacer un brin, j'ai l'impression de n'être qu'une valise qu'il tire derrière lui et qu'on ne regarde même pas. Heureusement, on ne va pas loin. Trois rues, pas une de plus. Il est vrai que le centre du village est assez réduit, serré autour de la Place Mariano Gómez et ses deux églises toutes blanches.

On la contourne pour entrer dans une petite rue parfaitement déserte, et où le seul lieu un tant soit peu vivant (les autres maisons donnent l'impression d'être totalement vides d'habitants) est une grande bâtisse curieusement surmontée d'une espèce de tour centrale, dont il est évident qu'elle a donné son nom au restaurant qu'elle abrite : le Cabildo².

De dehors, la taille de la façade en jette. A l'intérieur, l'endroit proclame sa modestie et son caractère plutôt popu. Toiles cirées, chaises en paille, déco minimaliste. Autour des quelques tables déjà occupées, un couple de touristes étrangers (je les entends parler français), une famille au grand complet, ancêtres compris, trois curés en costume noir, et un vieux tout seul dans son coin, lapant sa soupe au vermicelle.

Celle-ci ne figure pas au menu : il ne s'agit donc pas d'un client ordinaire, mais plus probablement d'un voisin qui a ses habitudes. Le vrai menu, lui, est archi-local : empanadas, humitas, escalope milanaise, pizza, pâte en sauce, riz au lait. Il n'a probablement pas choisi, ou plutôt, choisi en fonction de ses moyens, mais je

² Cabildo est le nom qu'on donnait aux édifices coloniaux, construits sur un modèle identique, abritant les hôtels de ville.

suis reconnaissante envers Javier de ne pas m'avoir emmenée dans un endroit plus chic. Pas sûr de toute façon qu'il y en ait beaucoup à Humahuaca.

Javier s'arrête un instant à la table du vieux, lui tapote l'épaule, et aussitôt, le visage de l'autre s'éclaire d'un sourire aussi large que son assiette de soupe. *Javier !* Il se lève et le prend dans ses bras. Echanges de banalités, mais on sent le vieux ému, content. Javier enfonce la main dans son sac en bandoulière, et en retire un gros bouquin à la couverture fatiguée. Il le pose sur la table du vieux. *J'ai fini par te le dénicher !* L'autre en a la larme à l'œil. Nouvelle embrassade. Je suis à des kilomètres, Javier ne songe même pas à me présenter, et d'ailleurs pour ne pas le gêner, je me suis arrangée pour m'éloigner vers le fond de la salle, où j'ai vu la seule table dressée pour deux personnes.

Quand Javier s'amène enfin, il me trouve assise, et je fais de gros efforts pour ne pas laisser voir mon agacement. Il le sent pourtant. *Félix est un ancien instituteur du village. Je profite de chaque passage ici pour le fournir en livres, ici, il n'y a ni librairie ni bibliothèque. En plus, il ne s'intéresse qu'aux vieilles éditions.*

Je me tourne vers le vieux : il a ouvert le livre, et plongé le nez directement dedans. Comme s'il voulait en respirer l'odeur ! Javier s'amuse de ma consternation. *C'est un lecteur comme on n'en fait plus. Il déguste les livres au sens littéral du terme, comme on déguste un vin. Pour lui, en sentir le parfum est un préalable indispensable avant d'en boire les mots. C'est un tout. C'est aussi pour ça qu'il préfère les vieux millésimes !*

Je me sens très mal à l'aise. Depuis notre départ de Salta, c'est comme si Javier faisait tout pour me rendre la tâche plus difficile, pour dévier ou retarder le cours pourtant inéluctable des choses.

Je bous littéralement. Je commence à regretter sérieusement ma démarche, car je sens intimement que rien ne se passe, rien ne va se passer comme je l'attendais. En fait, cela a commencé dès que j'ai mis le pied à Salta, je m'en rends bien compte. Tout est allé de travers depuis le début. J'avais pris l'avion la fleur au fusil, excitée, toute fière de la grande nouvelle que je transportais avec moi, porteuse de vérité et de justice, après tant d'années de mensonge et de secrets enfouis. Or ce que je devine derrière l'attitude de Javier, cette façon de me tenir à distance, d'inventer des espaces et des temps décalés, de retarder par tous les moyens le moment de la grande explication, ce n'est pas simplement la peur du vide qui devait fatalement s'ouvrir devant lui. Il y a autre chose. Cette chose terrifiante que je n'envisageais pas une seule seconde avant de partir, quand les Mères m'avaient remis le billet d'avion et m'avaient embrassée tendrement, persuadées elles aussi de me voir revenir en héroïne, portant littéralement sur mes

épaules l'enfant n°xx, un de plus, que sa vraie famille attendrait la larme à l'œil derrière les baies vitrées d'Aeroparque³.

Mais cela, cet autre scénario impensable, je l'avais pourtant senti, je ne saurais dire pourquoi, dès mon premier contact avec cette ville hostile. C'est là, précisément, quand je cherchais encore mon chemin dans le labyrinthe des rues inconnues, que j'avais perdu définitivement mon sourire de béate.

Javier me laisse au terminal de bus, l'air triste et désolé, mais je sais qu'il ne reviendra pas en arrière. Ce n'est pas pour lui qu'il est triste. Il est triste pour moi, d'abord. Pour d'autres, ensuite, qu'il ne connaîtra jamais, qui ne le connaîtront jamais. Mais qui au bout du compte n'auront eu d'existence que durant les quelques minutes passées à les effacer, définitivement. Sans méchanceté, avec sans doute une once de regret. Mais sans la moindre hésitation. Javier a son compte de fantômes, il n'y a plus de place dans son univers pour des spectres inconnus. Est-il triste pour lui-même, ce qu'il aurait pu vivre, si... ? Je l'espère, quand même. Il me laisse à la porte du bus, il hésite à m'embrasser, choisit de ne pas le faire, sans doute découragé par mon immobilité, mon absence d'expression. Ce qu'il gardera donc, c'est que je lui en veux, et que personne, là-bas, à Buenos Aires, à San Telmo, ne le comprendra. Tout à l'heure, en route pour Salta, je regretterai ma froideur, ma colère rentrée, qui se seront effondrées d'un coup parce qu'elles n'avaient pas de réalité solide. Je m'en voudrai de mon absence de compassion. De cette réaction somme toute égoïste. Mais là maintenant, je ne peux m'en empêcher, peut-être parce qu'au fond, je suis une orgueilleuse, et que je crois devoir lui faire sentir qu'il m'a humiliée.

C'est moi qui ai préféré prendre le bus pour rentrer, plutôt que de refaire le chemin avec lui. Le voyage aurait été trop lourd, pour lui autant que pour moi. Nous n'avons plus rien à nous dire. Il sait, il savait, tout, et depuis déjà bien longtemps il avait fait son choix.

Tout. Quand il a estimé que son « fils » avait l'âge de comprendre, Pedro lui a tout dit. L'attentat raté commis par un groupe de jeunes révolutionnaires, un mauvais jour de février 1977, la voiture de devant qui explose, le traumatisme de Carmela Osorio enceinte, et qui fera une fausse couche. Puis deux mois plus tard, Pedro, encore petit lieutenant, affecté au centre d'internement de La Perla, et qui se retrouve face à une des responsables de l'attentat. Elle aussi enceinte. Accouchement au centre. Condamnée à disparaître, comme la plupart des pensionnaires du centre. Javier veut croire que Pedro n'était qu'un simple

³ Aéroport de Buenos Aires consacré aux lignes intérieures.

exécutant, qu'il ne pouvait rien y faire. Je l'ai laissé à ses illusions : m'aurait-il seulement crue, moi qui n'avais pas plus de preuve que lui à avancer ?

La seule chose que Javier ne pardonnera jamais à Pedro, c'est d'avoir menti à sa femme. De lui avoir raconté que ses supérieurs lui avaient ordonné de se débarrasser de l'enfant, et que lui l'avait escamoté sans rien dire, en secret. Pedro, le héros, encore une fois. La vérité, apportée un beau matin par un vieux monsieur, avait tué Carmela. La réalité, c'est qu'après le départ de la mère pour l'ESMA, puis l'avion depuis lequel on l'avait précipitée, droguée, dans le Río de la Plata, le petit lieutenant avait détruit toute trace concernant l'enfant, qui n'était donc plus personne. Et que s'il l'avait bien escamoté, c'était avec la complicité de ses supérieurs. En somme, dans l'esprit de Pedro, il réparait une injustice, en remplaçant son enfant perdu par celui de ses assassins. Et en faisant un beau cadeau à sa femme, qui ne pourrait plus jamais en porter. Mais il connaissait trop bien sa femme pour savoir que si elle serait ravie de faire œuvre d'humanité en adoptant un enfant condamné, elle n'aurait probablement pas admis un vol pur et simple. Il avait donc préféré arranger la vérité. En plaçant une bombe à retardement dans sa propre maison.

Cette fois-ci en bus, je traverse en sens inverse la magnifique quebrada de Humahuaca, mais je ne la vois pas. Sur la roche multicolore des montagnes environnantes, un seul visage se dessine, et il a les traits de Javier. De Javier enfant, tenant la main de sa maman, dans une rue de San Telmo. Un peu plus loin, sur les épaules de son père, qui l'a hissé pour qu'il puisse lire une plaque sur une tombe. Il lit et il pleure. Après un virage, je le retrouve assis à une table, la tête dans les mains. Il a douze, treize ans. Il a les yeux secs, mais on voit qu'il a pleuré, et qu'il fait des efforts incommensurables pour se donner un air dur. En face de lui, assis tout pareil, le regard inquiet, Pedro. Le temps est comme en suspension, les deux semblent attendre quelque chose. Pour Pedro, l'objet de l'attente est évident. Pour Javier, il paraît davantage trouble, comme un ciel d'orage, noir et lourd, zébré d'éclairs.

Brusquement, un chaos sur la route, ma voisine qui dormait se réveille en sursaut et crie. Ce n'est rien, juste un nid de poule. Je la rassure d'un sourire, et elle se met à me parler, à flot continu, où elle va, pourquoi elle y va, ses ennuis avec ses fils qui n'arrêtent pas de faire des bêtises et qui viennent encore d'être arrêtés par la police à Salta, et qu'elle doit aller chercher au commissariat. Elle se met à pleurer doucement. Elle fait ce qu'elle peut, mais maintenant qu'elle est seule... Son mari l'a quittée il y a déjà dix ans, et depuis, elle se débat. Elle ne peut pas travailler autant qu'elle le souhaiterait car elle souffre d'un mal de dos chronique qui la cloue

au lit tous les quatre matins. Ses fils sont des paresseux, *des gentils, notez bien, mais tellement influençables*. Ils ont quitté l'école très tôt, avec quoi elle aurait payé des études ? Mais ils ne cherchent pas de travail, traînent en ville avec des voyous, et *ce sont toujours eux qui se font pincer, vous comprenez, eux, ils sont trop naïfs, ça leur retombe toujours dessus, ils paient pour les autres*. Elle s'essuie les larmes avec un vieux mouchoir de tissu, grand comme une serviette de table, qu'elle sort de son cabas. Car elle va profiter de son voyage à la grande ville pour faire quelques courses. Ramener ses fils ? Ils ne voudront certainement pas revenir à Humahuaca. Et puis, qu'y feraient-ils ? Les bêtises, à tout prendre, il vaut encore mieux qu'ils les fassent à Salta. Ici, au village... Je ne peux guère lui donner tort, mais je la plains. Avoir des enfants, et n'en retirer, en guise de bonheur, que des tracas sans fin.

Voilà. En somme, Javier est un bon fils. Le fils qu'il a choisi d'être et de rester, en dépit de tout. Il ne reviendra pas en arrière. Il m'a demandé d'intercéder auprès des Mères pour qu'elles n'insistent pas et les laissent tranquilles. Je ne lui ai rien promis, parce que je ne pouvais rien promettre. Maintenant que nous savons, il sera difficile d'arrêter la justice. Pedro reste un criminel, que Javier lui ait pardonné ou pas, qu'il décide de garder son nom ou pas.

Je ne lui ai pas dit qu'en gardant ce nom et ce prénom, Javier Osorio, il tuait ses parents une deuxième fois. Javier est un type intelligent, il n'a pas besoin qu'on lui explique quoique ce soit. J'ai juste voulu lui dire son vrai nom. Il m'a arrêtée, fermement. Il ne voulait pas savoir. Pedro aussi, a l'interdiction de lui dire.

Javier, en somme, ne veut pas qu'on lui reconstruise une nouvelle vie. Parce que cela signifierait reconstruire sur les ruines de la précédente. Qui n'est elle-même que sa seconde.

Lorsqu'on viendra arrêter Pedro, si tant est qu'on l'arrête, il le défendra, becs et ongles. Parce que Pedro est « son vieux ». Le seul qu'il ait connu. Celui qu'il a aimé, qui l'a élevé et que maintenant, il soigne.

Je suis avec lui depuis le début. Je resterai avec lui jusqu'à la fin. Tu l'as vu ? Il est à peine plus vivant qu'un caillou du jardin. Il n'a plus d'amis, et je suis la seule famille qui lui reste. Quand il sera mort...

Quand il sera mort ?

Alors, peut-être...